

LE FORUM PLACE FRANÇOIS TRUFFAUT
PAR LE RER C: ARRÊT ST GRATIEN
RENSEIGNEMENTS: 01 34 28 27 96

Cinéma les Toiles

SAINT GRATIEN

TEXTES : NADIA MELAH CALLIGRAPHIE : ABDALLAH AKAR

week-end cinéma algérien

Samedi 1^{er} mars :

17h45 : **RACHIDA**
de Yamina Bachir-Chouik

19h15 : buffet-rencontre

20h30 : **17, RUE BLEUE**
en présence du réalisateur
Chad Chenouga

Dimanche 2 mars :

14h : **HISTOIRE D'UNE RENCONTRE**
en présence du réalisateur
Brahim Tsaki

17h : **LE CHARBONNIER**
en présence du réalisateur
Mohammed Bouamari

passport pour le week-end : 13 €

A la question : quel est le dernier film algérien vu au cinéma ces derniers temps, peu d'entre nous, hélas, peuvent y répondre tant ce cinéma est devenu le grand absent de nos toiles. Les dix dernières années, noires, du terrorisme ont occupé le champ des médias occidentaux, reléguant dans les oubliettes ce qui fut pourtant l'une des plus grandes cinématographies au monde dès la fin des années soixante. Plusieurs phénomènes socio-économiques expliquent la presque quasi-disparition du cinéma algérien, outre la violence du terrorisme (saccage des lieux culturels, état moribond des salles de cinéma transformées en vidéo-projection et/ou salle de commerce lorsqu'elles ne sont pas tout simplement abandonnées, quasi-impossibilité de tourner des films sans risque pour sa vie au plus fort de la décennie noire des années 90.) D'une part la quasi-désaffection des pouvoirs publics depuis bientôt près de 15 ans, où la chute du Mur de Berlin sonna le glas du tout état d'un régime nourri au socialisme. D'autre part, l'écroulement de nombreux services publics, les aides de plus en plus chiches, des entreprises publiques surendettées et une méfiance des dirigeants à l'égard du culturel sont les nombreuses causes du vide cinématographique. Les cinéastes se sont vus contraints de devenir leurs propres managers, les mêmes qui jouissaient d'une liberté de création au sein de l'ONCIC (Office Nationale pour le Commerce et l'Industrie Cinématographique créé en 1967, chargé de la production et de la distribution) et de dénicher des coproductions étrangères, européennes le plus souvent. Lorsque à l'aube des années 90 apparurent les mouvements fondamentalistes, le pire, à craindre, advint. Aussi le film **RACHIDA** de Yamina Bachir-Chouikh est-il doublement un événement : renaissance du cinéma algérien et grande œuvre d'un cinéaste engagée.

Rappel des faits : le cinéma algérien est né au moment de sa libération nationale. Quasi sous les bombes avec dès 1957 René Vautier. Cinéaste français qui rejoignit le FLN, il crée dans le maquis de l'ALN (Armée de Libération Nationale) une école de formation de cinéma. Dès 1964 est créée la Cinémathèque d'Alger (qui sera la seconde plus importante au monde, après la Cinémathèque Française), le CNC (Centre national du cinéma). L'AUBE DES DAMNES de Ahmed Rachedi sort sur les écrans. Suivront LE VENT DES AURES de Mohamed Lakhdar-Hamina et LA BATAILLE D'ALGER de Gilles Pontecorvo en 1966. Le cinéma algérien connaîtra durant près de 20ans une embellie avec des consécration à Cannes et dans le monde entier. Que racontait ce cinéma ? La lutte pour son indépendance (CHRONIQUE DES ANNEES DE BRAISE M.Lakhdar-Hamina, Palme d'or Cannes 1975), la paysannerie et la révolution agraire avec NOUA d'Abdelaziz Tolbile LE CHARBONNIER de Mohamed Bouamari, la condition féminine avec ELLES d'Ahmed Lalle (1966) LEILA ET LES AUTRES de S.A Mazif en 1977, LA NOUBA DES FEMMES DU MONT CHENOUA de l'écrivain Assia Djebar (1978). La même année, OMAR GATLATO de Merzak Allouache marque une rupture dans le cinéma par l'irruption de personnages nouveaux, contemporains de la vie moderne, à la fois drôles et pathétiques, à la manière des cinéastes de la Nouvelle Vague. Il y aura Mohamed Chouikh (YOUCEF, LA CITADELLE, L'ARCHE DU DESERT) et Brahim Tsaki HISTOIRE D'UNE RENCONTRE, LES ENFANTS DU VENT, LES ENFANTS DU NEON), Okacha Touita (LES SACRIFIES en 1982) et Mohamed Zinet (TAHIA YA DIDOU, 1971), Mohamed Rachid Benhadj (TOUCHIA en 1992), Nadir Mokneche (LE HAREM DE MADAME OSMANE 2000). Nous aurons en France des cinéastes dits "beurs" qui s'empareront du cinéma comme lieu d'expression d'une mémoire à questionner (entre autres, celle des parents qui ont traversé la Méditerranée du temps des Trente Glorieuses) où le travail, l'immigré, le français, le pays, la mort, le père hantent les films de cette période, BATON ROUGE de R. Bouchareb, PRENDS DIX MILLE ET CASSE-TOI de Zemmouri, LE RESCAPE de Touita, LE THE A LA MENTHE de Bahloul. Rachid Bouchareb avec CHEB en 1991 et Malik Chibane avec HEXAGONE deux ans tard. Et surtout le travail indispensable de Yamina Benguigui avec le documentaire MEMOIRES D'IMMIGRES (1998) et celui de Bourlem Guerdjou avec VIVRE AU PARADIS en 1998.

Et maintenant ? Beaucoup de cinéastes exilés, poussés par l'intégrisme et le terrorisme. Les autres contraints au silence consécutif à la ruine de l'économie des années 90. Il a fallu cinq ans pour que **RACHIDA** de Yamina Bachir-Chouikh trouve son financement, hors Algérie... L'année de l'Algérie en France a timidement relancé une volonté de politique culturelle en faveur du cinéma en Algérie (restauration des salles de cinéma, projet de production de long-métrage). Puisse celle-ci s'avérer durable.

RACHIDA

الفتنة بالجزائر

ALGERIE, MA JOIE,
MA DOULEUR, 1h30,
Algérie (2002) de Yamina
Bachir-Chouikh avec Bahia
Rachedi, Ibtisssem Djouadi

Alger, pendant les années de terreur. Rachida est une jeune enseignante d'un quartier populaire. Un matin, alors qu'elle se rend à son travail sans voile, elle est prise à parti par des terroristes, parmi lesquels se trouve l'un de ses élèves, Sofiane. Ils lui demandent de placer une bombe dans son école. Devant son refus, le chef de la bande lui tire une balle dans le ventre. Tous s'enfuient, la laissant pour morte.

Yamina Bachir Chouikh ne fait avec son film ni une arme de guerre (régler ses comptes avec son pays, l'Europe effroyablement silencieuse) ni un combat au nom de la juste cause (mon pays, ma patrie). Femme et algérienne, Rachida serait la petite sœur d'Anna Magnani mère et italienne où, d'un lieu et d'une situation politique précise, chacune d'elle témoigne d'une douleur pour la transfigurer. La force du premier film de Yamina Bachir-Chouikh réside dans sa puissance formelle où à chaque instant la cinéaste fait se bifurquer le récit. A la fois pour éprouver tous les ressorts narratifs au nom de la sincérité (scène inoubliable de la mère silencieuse berçant son bébé alors que son mari épicier rejoint les terroristes intégristes) mais aussi pour rendre sensible une politique du corps. RACHIDA est un film de la modernité cinématographique, à savoir celle qui, à hauteur de visage, questionne le rapport au monde.

A L'AFFICHE DU 26 MARS AU 1^{ER} AVRIL
PROJECTION SPECIALE DU FILM LE SAMEDI 1^{ER} MARS A 17H45 SUIVIE
D'UN DEBAT ANIME PAR NADIA MEFLAH, CRITIQUE A OBJECTIF CINEMA



الفتنة بالجزائر

17

RUE BLEUE

MATER DOLOROSA,
1h35, France (2001)
de Chad Chenouga avec
Lysiane Meis, Abdel Halis,
Aïmen Ben Ahmed, Nassim
Sakhoui, Chafia Boudraa

Adna, une jeune mère algérienne, s'installe en France et devient la maîtresse entretenue d'un riche industriel. L'homme meurt prématurément, laissant la femme avec ses deux enfants.

Chad Chenouga place ce récit d'une conquête passionnelle qui tourne au drame sous le signe privilégié du faux -sorte de reflet intime de la grande histoire-, et de sa biographie personnelle. Chad Chénouga qui assume la part (folle !) de l'autobiographie nous offre à lire une histoire secrète de l'Algérie (la mère, sa filiation) et où sa sensibilité à fleur de peau nous mène jusqu'au tragique. La déchéance de sa mère nous dit aussi, sourdement, la violence d'un pays ravagé par une guerre toujours si sale, si longue... Sans pathos, ce cinéaste à la générosité toute timide, emporte le récit filmique jusqu'aux frontières du fantastique.

Au nom d'une recherche non pas du vrai mais du juste. Cinéaste de ses drames intimes, Chad Chénouga ne règle aucun compte au nom d'un militantisme crispé (pas de drapeau ni de slogan politicien) mais au contraire témoigne (comme fils et enfant qu'il fut) de la tragédie humaine qui a résulté de ce temps (la Guerre d'Algérie). Fiction délicate où l'on devine que ce l'on regarde hurle de véracité et de justesse, 17 RUE BLEUE, sans misérabilisme culpabilisant, opère une catharsis nécessaire.

PROJECTION DU FILM LE SAMEDI 1^{ER} MARS A
20H30 EN PRÉSENCE DU RÉALISATEUR



IVO VIVRE, 1h50, Algérie, (1972) de Mohamed Bouamari avec Fettouma Ousliha, Youcef Hadjam, Ahmed Hamoudi

الطوبى للذين آمنوا

Le Charbonnier

Après la guerre, un ancien maquisard se retrouve au chômage. Le charbonnier quitte la campagne pour tenter de trouver du travail à la ville. Rejeté partout, il réalise combien la guerre a brisé les liens, jusque dans son propre foyer où sa femme exige son indépendance.



Ce film montre comment le conflit a fissuré les solidarités anciennes et profondes où la nouvelle vie, après l'indépendance, est marquée par une révolution malade, détournée. Une couche sociale parasitaire s'est emparé des postes de direction. Bureaucratique, elle se légitime en cultivant le souvenir héroïque de la guerre contre la France. Ce film est une date importante pour l'histoire du cinéma. Et du cinéma algérien. Œuvre militante, engagée et critique de son époque, au grain sombre comme charbonneux ce film de Mohamed Bouamari nous raconte un pan de l'histoire de

l'Algérie et comment le cinéma est une affaire, toujours, de point de vue. Le cinéaste filme avec une justesse et une sensibilité dignes des cinéastes formalistes de l'Est (notamment Jancso) le drame d'un pays. Exemple.

SEANCE UNIQUE LE DIMANCHE 2 MARS A 17H EN PRESENCE DU REALISATEUR M. BOUAMARI

IVO L'ENFANT SAUVAGE, 1h20, Algérie (1983) de Brahim Tsaki avec Boumédienne Belasri, Carine Mattys, Allan Gill

Histoire d'une Rencontre...

الطوبى للذين آمنوا

Deux sourds-muets, une fille et un garçon, font connaissance près d'une base d'exploitation pétrolière, situé quelque part dans le Tiers-Monde. Elle est la fille d'un ingénieur américain, il est fils d'un paysan algérien. Sans mère. Ils parviennent à communiquer au-delà de toutes les barrières culturelles qui les séparent. Se forme un couple à l'équilibre fragile.

Avec HISTOIRE D'UNE RENCONTRE, Brahim Tsaki signe une œuvre bouleversante. Ce film d'une splendeur émotive comme rarement le cinéma sait nous le rendre est le récit tout en sourde douleur de la rencontre de deux êtres en quête de lien au cœur d'un monde d'adultes qui ne sait pas parler aux enfants. Si ce n'est à leur offrir des écrans de téléviseurs toujours plus grands (l'action se situe en 1983...) Pour le cinéaste, faire de ses personnages principaux des sourds et muets était "un pari théorique. Cette histoire aurait pu ne pas être crédible du tout. J'ai choisi ces personnages pour incarner physiquement une idée aussi abstraite que l'absence de dialogue Nord-Sud." Né en 1946 à Sidi Bel Abbès, Brahim Tsaki passe sa vie entre l'Algérie et la France où il réside. Il suit des études de cinéma à l'INSAS en Belgique et réalise son premier film en 1981, LES ENFANTS DU VENT, sorti furtivement en France et LES ENFANTS DU NEON. Actuellement, il forme les jeunes à la pratique artistique du cinéma au sein de son association parisienne Espace Pluriel.

SEANCE UNIQUE LE DIMANCHE 2 MARS À 14H EN PRESENCE DU REALISATEUR

